

MOHAMED EL KHEBIR

**UNE BRÈVE HISTOIRE
DE LA LIBRE-PENSÉE ARABE**

SUIVIE DE

SORTIE DE ROUTE



SOMMAIRE

Une brève histoire de la libre-pensée arabe 3

Préambule 3

Vous avez dit : « libre-pensée arabe » ? 4

Zandaqa et zindiqs au II^e siècle de l'islam 6

Les libres-penseurs 9

Al-Maari, singulier poète 10

Les qarmates 11

Une blague de Joha... 12

Sortie de route 13

Apostille 18

Pour aller plus loin... 19

Ces deux textes de Mohamed El Khebir sont disponibles
sur le site À contretemps :

<http://acontretemps.org/spip.php?article703>

<http://acontretemps.org/spip.php?article621>

Une brève histoire de la libre-pensée arabe

Préambule¹

L'extrême visibilité de l'islam aujourd'hui nourrit l'idée – fausse – que toute personne qui, de quelque façon, par sa famille, son pays, son nom ou sa culture, aurait lien avec lui serait intrinsèquement croyante ou religieuse. Cette visibilité, essentiellement construite autour des idéologies extrémistes, rejaillit indûment sur toute une partie du monde, en dépit des réalités historiques, politiques et sociales qui vont à l'encontre de cette vision.

Tout cela participe d'une double ignorance : celle de l'histoire des oppositions, des hérésies, d'une pensée libre et critique dans les pays musulmans, et celle des réalités sociales et politiques de ces mêmes pays. Car, depuis son apparition, de très nombreux courants, personnages ou penseurs, mystiques ou rationalistes, ont critiqué l'islam comme religion de pouvoir, tels Averroès, les mutazilites, les qarmates, Ibn Arabi, Abu Nuwas, Omar Khayyam, Bayazid Bostami, et bien d'autres. Mais, plus récemment, s'y sont ajoutées différentes formes d'athéisme dans les pays dits musulmans – philosophies modernistes, séculières, baasistes, marxistes, et même anarchistes – et, sur un autre plan, un islam dit de marché, à dimension très peu spirituelle.

Généralement censurée dans les pays où l'islam est religion d'État, cette histoire spécifique disparaît sous des récits de fondation de la Nation tous frappés du sceau de l'identité ethnique et confessionnelle, récits participant de ce qu'Aziz al-Azmeh nomme l'« industrie de la méconnaissance ». Ce processus de recouvrement est à double effet : d'une part, il maintient les peuples des pays musulmans, et plus largement tous les musulmans d'origine, dans l'ignorance de cette histoire spécifique ; de l'autre, il donne une image de l'islamité, construite médiatiquement, qui

1 Le texte de ce préambule reprend la présentation du colloque « Critique de la religion et athéisme en terre d'islam, hier et aujourd'hui » (Paris, 4 juin 2016). Il a été rédigé conjointement par Ariel Planeix et Mohamed El Khebir, qui en furent, avec Claire Auzias, les initiateurs. [Note d'À contretemps]

contribue elle-même à cette ignorance en reproduisant les discours et formes de légitimation de ces différents pouvoirs. Ainsi, du fait de cette méconnaissance historique et de la non-prise en compte des discours et des combats qu'elles mènent, les nombreuses figures d'athées, d'apostats ou de libres-penseurs d'Égypte, du Maroc, d'Iran, d'Arabie saoudite, du Liban, d'Indonésie, du Soudan, des Philippines, etc. se voient doublement condamnées au silence.

Les mouvements populaires qui secouèrent, au printemps 2011, de nombreux pays arabes soulevèrent un immense espoir. En écho, les conséquences funestes des réactions politico-religieuses et autoritaires actuellement en cours à des degrés divers en Tunisie, en Égypte, en Syrie, en Libye et au Yémen sont autant de raisons de douter et de désespérer. Depuis 2015, le terrorisme djihadiste frappe au cœur de l'Europe – après avoir durement éprouvé les populations de nombreux États du Proche- et du Moyen-Orient ou d'Afrique – et exacerbe les tensions et les rapports conflictuels des sociétés européennes avec l'islam et les populations musulmanes présentes sur leur sol.

Dans ce contexte, il n'est pas vain, nous semble-t-il, de faire connaître au plus grand nombre l'existence de courants critiques, athées ou matérialistes présents dans ces sociétés et dans les immigrations qui en sont issues. Certains de ceux et de celles qui s'en réclament, ignorés pour la plupart des sociétés occidentales, sont en butte aux persécutions et y laissent parfois leur peau.

Vous avez dit : « libre-pensée arabe » ?

En 1968 paraissait à Beyrouth un livre, *Naqd al-Fikr al-Dini* (« Critique de la pensée religieuse »), du philosophe rationaliste Sadik al-Azm². Ne cherchez pas cet ouvrage, qui valut quelques ennuis à son auteur, il n'a jamais été traduit en français. Alors qu'un apologiste de l'islam comme Tariq Ramadan avait, avant sa disgrâce, libre accès à tous les plateaux de télévision de France, combien de critiques de la religion arabes ou originaires d'un pays musulman non arabe ont eu accès aux médias ? Pire encore : qui, dans le grand public, en suspecterait même l'existence ? L'athéisme et la critique de la religion existent aussi dans les pays musulmans (arabes et non arabes). Des publications, des sites internet en attestent tous les jours. Ils restent, hélas !, peu connus du grand public français.

2 Sadik al-Azm, philosophe syrien né à Damas en 1934, mort à Berlin en 2016, spécialiste de la philosophie des Lumières, et dont un seul titre a été traduit en français : *Ces interdits qui nous hantent*, éd. Parenthèses, 2008.

Cette pensée trouve ses racines dans l'histoire. En atteste le *Dictionnaire des athées anciens et modernes*³ paru en 1800, où, sous la plume du révolutionnaire Sylvain Maréchal, on peut lire ceci :

*ARABES, (les) : Cette nation spirituelle compte beaucoup d'Athées, et répond parfaitement à ces demi-philosophes qui prétendent que l'Athéisme éteint toute imagination*⁴.

Dans la religion musulmane, la mécréance conduit droit en enfer les réprouvés. Mais ce n'est pas l'athéisme au sens moderne du terme qui est visé par le texte coranique, car il n'est même pas envisageable. C'est d'abord l'associationnisme (*shirk*), assimilé au polythéisme, et ensuite ce que l'on pourrait qualifier de matérialisme (en se défiant des anachronismes réducteurs), c'est-à-dire la conviction que tout ce qui se passe sur Terre est simplement déterminé par le temps infini qui gouverne l'univers selon un flux inexorable. Ce processus s'appelle, en arabe, le *dahr* : cette vision du temps et des événements du monde comme résultant d'un déterminisme immanent était partagée par certains Arabes de l'anté-islam, l'âge de l'ignorance (*jahylia*), ainsi que le nommèrent les historographes musulmans. Ces « dahrites » (ou « deherioun » selon d'Herbelot), s'ils admettaient un principe créateur, mais indifférent au sort des créatures, rejetaient l'idée de la résurrection des morts et d'un au-delà. Cette vision était à l'opposé de celle du message musulman, selon lequel il y a une intention et une intervention divine constante dans les affaires du monde et des hommes. Ces thèses matérialistes ont survécu, sous diverses formes, à l'imposition de l'islam ; elles se sont enrichies de la philosophie hellénique et elles ont continué de circuler, influençant de manière souterraine tel ou tel penseur opposé à l'idée de dogme révélé, mais sans constituer à proprement parler une école. On connaît ces idées par les travaux des hérésiographes musulmans (Sharastani) et des opposants, comme Ghazali, aux philosophes hellénisants (Al-Farabi, Avicenne) accusés de vouloir défendre l'idée d'éternité du monde.

3 Voir l'édition électronique du *Dictionnaire des athées anciens et modernes*.

4 *Ibid.*, p. 64. Il est possible que Maréchal ait lu ou entendu parler du livre *Bibliothèque orientale* (1697), œuvre de Barthélemy d'Herbelot, considéré comme le premier orientaliste, où l'on trouve cette notation : « Il y a aussi parmi les musulmans des docteurs qui ont été soupçonnés d'être du sentiment de ces philosophes que les Arabes appellent "deherioun", c'est-à-dire qui croient que le monde soit éternel. Ces docteurs sont Averroès, Avicenne, Al-Farabi, et autres, qui ont fait une profession particulière de suivre la philosophie d'Aristote. »

Zandaqa et zindiqs au II^e siècle de l'islam

Le II^e siècle de l'hégire (VIII^e siècle de l'ère chrétienne) constitue une période de grand trouble politique, avec la fin sanglante du califat omeyyade de Damas et la naissance du califat abbasside de Bagdad. Cette période d'instabilité et d'agitation fut propice à l'émergence de courants politico-religieux déviants et à l'éclosion d'idées contestataires.

Les théologiens musulmans désignèrent par le terme *zandaqa*⁵ ces déviations doctrinales, terme qu'on pourrait traduire par « hérésie ». Sous cette appellation, on mêlait le manichéisme, les différents dualismes, les divers courants déviants – comme les chiites extrémistes et les faux musulmans ou libres-penseurs. Tous étaient appelés zindiqs. Ce terme, qui vient du persan, désignait à l'origine les manichéens⁶. Il devait par la suite englober tous ceux qui pouvaient être poursuivis par le tribunal inquisitorial instauré, en 783, par le calife abbasside Al-Mahdi. La cible privilégiée de l'inquisition était plutôt constituée par les « faux » musulmans soupçonnés de zandaqa. L'examen de quelques cas de personnalités musulmanes accusées de zandaqa montre, premièrement, qu'elles faisaient souvent partie de l'entourage des princes et, deuxièmement, que telle fut dans bien des cas la cause inavouée, mais la plus immédiate, de leur persécution ou de leur exécution.

Les controverses théologiques indiquent à nouveau combien l'appellation de zandaqa recouvrait de multiples réalités. Toutes pourtant avaient en commun de ruiner l'un ou l'autre volet de la doctrine, alors orthodoxe, de l'unicité divine. L'idéologie sensualiste adoptée par certains zindiqs s'opposait à l'intelligibilité de l'existence d'un Dieu unique, révélait des contradictions dans le Coran, remettait en cause l'idée de la sagesse et de la bonté divines. Étaient de même contestées la création ex nihilo du monde et la qualité de « Messenger de Dieu » de Muhammad, tout juste considéré comme un habile stratège politique. Ce scepticisme, qui doutait plus qu'il ne niait, manifestait un désaccord fondamental avec les idées et théories des théologiens musulmans. Au point que ceux-ci, dans leurs controverses avec la zandaqa, déterminèrent en quelque sorte les limites tolérables de la critique religieuse en Islam, limites qui ne s'estomperont pas et qui, plus tard, auront des effets franchement négatifs sur la vitalité de la pensée critique en Islam.

5 Melhem Chokr, *Zandaqa et zindiqs au I^{er} siècle de l'islam*, Presses de l'Ifpo, Damas (1993).

6 Le manichéisme est une religion syncrétique fondée en Perse, au III^e siècle de l'ère chrétienne, par Mani, et considérée comme hérétique par le zoroastrisme alors dominant.

La zandaqa fut encore accusée de corrompre l'islam « de l'intérieur » en falsifiant ou en inventant des dires, des hadiths, attribués au prophète Muhammad. Ici apparaît l'idée qu'il convient de protéger l'islam contre un groupe d'ennemis « naturels », en l'occurrence les zindiqs, dont la secrète raison d'être serait de lui nuire. Avançant « masqué » au sein de la communauté et œuvrant secrètement à sa perte, l'ennemi devient, *de facto*, impossible à définir clairement. Qu'un complot satanique au sens strict du terme menaçât l'islam et les croyants fut une autre idée d'avenir : elle est aujourd'hui plus vivante que jamais.

Parmi les très nombreux zindiqs de cette période cités par Melhem Chokr, nous retenons le nom d'Ibn Abi al-Awja, dont on peut penser qu'il était dahrite, c'est-à-dire « matérialiste athée », mais surtout d'une grande « indépendance d'esprit ». C'est ainsi que l'hérétique affirma :

En disant « Dieu » tu te réfères à un absent. S'il existe vraiment, pourquoi ne se manifeste-t-il pas à ses créatures pour les appeler directement à son culte ; de la sorte, il n'y aurait pas de désaccords entre les croyants à son sujet. Pourquoi ne se laisse-t-il pas voir et se contente-t-il d'envoyer des messagers ? S'il traitait directement avec les humains, il serait plus facile de croire à son existence. Les musulmans disent qu'il est omniprésent ; mais s'il est dans le ciel, il ne peut pas être alors sur la terre, et s'il est sur la terre, il ne peut pas être dans le même temps dans le ciel.

Ibn Abi al-Awja soutenait que le monde n'avait pas été créé, qu'il existait depuis toujours et existerait pour toujours, que les choses existaient d'elles-mêmes sans l'intervention d'un agent extérieur. Il fut exécuté en 772.

Les libertins, essentiellement poètes (Bachar Ibn Burd, Abu Nuwas...), se virent, eux aussi, assimilés aux zindiqs. L'Irak fut, en effet, envahi par une forte vague de libertinage ayant auparavant germé, au sein d'une aristocratie riche et désœuvrée, dans le Hedjaz⁷. Là où il y avait un gouverneur, un marchand d'esclaves, des chanteuses et une taverne, se formaient des sociétés de libertins – avec poètes, chanteurs, musiciens des deux sexes et efféminés excentriques – chargés de divertir la haute société dont la conscience manquait singulièrement de dimension religieuse. Ce sont principalement l'hétéropraxie – refus des interdits religieux – des

⁷ Le Hedjaz est la région ouest de la péninsule Arabique, parallèle aux rivages de la mer Rouge, qui comprend notamment les provinces de Tabuk, Médine, La Mecque et Al Bahah. Ses villes les plus connues sont Médine, La Mecque et Djedda.

libertins, leur désobéissance affichée et assumée à la Loi révélée, et leur hédonisme qui firent scandale. Ces comportements « hors la Loi » furent considérés comme attestant la traduction pratique de leur « mécréance » (et c'est à ce titre qu'ils furent comptés parmi les zindiqs) : athées niant la vie future, ils furent souvent taxés de « cryptomanichéens ».

On peut ainsi citer l'ami d'un poète scellant par ces mots leur réconciliation : « Nous avons fait la paix à cette condition : il ne m'invite plus à boire du vin, et je ne lui demande plus de faire la prière. » Le poète libertin, qui jouait souvent auprès du Prince le rôle de bouffon ou de compagnon de plaisir, faisait l'apologie frénétique des jouissances prohibées, négligeait le culte, violait au grand jour les interdits religieux, blasphémait, ignorait le Coran et diffusait une pensée athée : « Dieu ? Il est invisible, comment peut-on être sûr de son existence ? » Ou encore : « Le Jugement dernier ? Une légende, la vie de l'homme est identique à celle d'une plante, et une fois mort, l'homme ne sera plus ressuscité. »

Poète persan de langue arabe, Abu Nuwas⁸ – env. 765-815 – reste encore aujourd'hui fort célèbre dans le monde arabe : son libertinage et son irréligion sont exemplaires parmi les poètes de son temps. Citons-le :

*J'ai quitté les filles pour les garçons
et, pour le vin vieux, j'ai laissé l'eau claire.
Loin du droit chemin, j'ai pris sans façon
celui du péché, car je le préfère.
J'ai coupé les rênes et sans remords
j'ai enlevé la bride avec le mors.*

Et encore, pour le plaisir :

*Ibrahim al-Nazzam nous tient
de vrais propos blasphématoires.
Il me surpasse en athéisme
et son hérésie est notoire.
Lui dit-on : « Que bois-tu ? » Il répond : « Dans mon verre ! »
Lui dit-on : « Qu'aimes-tu ? » Il répond : « Par derrière ! »
— « Et que délaisses-tu ? » Réponse : « La prière ! »*

8 Abu Nuwas, *Le Vin, le Vent, la Vie*, traduit et présenté par Vincent-Mansour Monteil, Actes Sud, « Babel », 2009.

On lui dit : « Que crains-tu ? » Il dit : « Rien que la mer ! »
On lui dit : « Que dis-tu ? » Il dit : « Ce qui est mal ! »
Puisse Dieu le brûler dans le feu infernal.

Le prince omeyyade Walid Ibn Yazid peut être rangé dans cette catégorie. Devenu calife à l'âge de trente-cinq ans, en 743, il s'empressa de convoquer des chanteurs et des musiciens du Hedjaz, et ses compagnons de plaisir les poètes libertins irakiens. Par son comportement qualifié de débauché, ses accoutrements et son mépris du culte, il demeure l'archétype des hédonistes, buveurs, jouisseurs et blasphémateurs. Il ne régna que quinze mois, avant de finir assassiné. Comme florilège des poèmes qui lui sont attribués, ces deux extraits :

Que Dieu, les anges et les justes soient témoins : j'aime le chant, boire du vin et mordre les belles joues...

Ô toi qui t'enquiers de notre religion, c'est celle d'Abu Chakir : nous buvons le vin sec ou coupé, chaud quelquefois et quelquefois tiède.

Les libres-penseurs

Deux éminentes figures de libres-penseurs méritent d'être évoquées : Ibn al-Rawandi et Abu Bakr al-Razi (Razes pour les latinistes).

Al-Rawandi, qui vécut à Bagdad au IX^e siècle, rédigea le très réfuté *Livre de l'émeraude*. Pour déjouer les pièges de la censure, l'ouvrage se présente comme un dialogue entre deux brahmanes. À partir d'arguments rationalistes, l'auteur y attaque les religions prophétiques en mettant l'accent, pour les moquer, sur les contradictions du texte sacré, dont il nie, par ailleurs, la beauté jugée inimitable. Il dénonce également l'absurdité des rituels et l'in vraisemblance des miracles. Pour lui, les prophètes s'apparentent aux magiciens ou aux sorciers. Le don le plus précieux accordé aux hommes par Dieu, c'est la raison. Citons-le :

Il est évident pour nous, comme pour nos adversaires, que la raison est le bien le plus précieux que Dieu a légué à la créature et qu'il est l'instrument par lequel l'homme connaît son Seigneur et ses bienfaits et qui valide les commandements et les interdits, les attraites et les menaces [...]. Si le Prophète vient pour confirmer ce que la raison connaît comme bon ou mauvais, licite ou illicite, alors nous considérons sa mission comme nulle et ses preuves inutiles, car la raison nous suffit pour le savoir. Si sa mission

contredit les conclusions de la raison, nous rejetons alors le Prophète [...]. Ce qui est inadmissible dans la prophétie, c'est qu'elle te force à suivre un être humain en tout point semblable à toi, ayant comme toi une âme et une raison, qui mange ce que tu manges et boit ce que tu bois [...]. Elle fait de toi un objet dont il use à son gré, un animal à son ordre ou un esclave à son service. Qu'à-t-il [le Prophète] de plus que toi, quel mérite a-t-il sur toi et quelle est, enfin, la preuve de la véracité de son message ?

De même, Al-Razi, médecin et philosophe persan mort en 935, stigmatise l'imposture des prophètes, dont les messages exploitent la crédulité des esprits faibles, suscitant confusion et avilissement de l'intelligence. Pour lui, tous les hommes sont doués de raison, et n'ont nul besoin du faux savoir des prophètes. Certes, les philosophes ne sont pas d'accord entre eux, répond-il à ses contradicteurs, mais c'est là le signe de leur indépendance d'esprit. Al-Razi est considéré de nos jours comme l'un des précurseurs de la méthode expérimentale en matière scientifique, particulièrement dans le domaine de la médecine. On suivra l'historienne Sarah Stroumsa⁹ quand elle précise que, « [...] contrairement à d'autres hérétiques, [ces deux penseurs de l'islam médiéval] n'adhèrent à aucune religion scripturaire [...]]. L'animosité des libres-penseurs de l'islam se focalise particulièrement sur la religion dans laquelle ils sont nés, mais par principe ils manifestent la même aversion vis-à-vis de toutes les religions révélées. [...] Il est inexact de les classer parmi les athées dans la mesure où leur critique de la religion ne va jamais jusqu'à nier l'existence de Dieu ».

Al-Maari, singulier poète

Très célèbre en son temps, souvent consulté dans son ermitage de la région d'Alep, le poète syrien de langue arabe Abu al-Ala al-Maari (973-1057) occupe une place un peu excentrée dans cette constellation. Portant sur le monde un regard lucide et pessimiste, débarrassé des consolations de la religion, ce sceptique est l'auteur d'une œuvre abondante et variée : une centaine d'ouvrages, d'inégale importance, ont été répertoriés, parmi lesquels nous citerons *L'Épître du pardon*, texte en prose dans lequel il discourt, sous forme souvent dialoguée, de différents aspects de la pensée arabe et musulmane, citant les contradicteurs des religieux et reprenant à son compte certaines de leurs assertions. Un de ses titres les plus

⁹ Sarah Stroumsa, *Freethinkers of Medieval Islam. Ibn al-Rawandi, Abu Bakr al-Razi and Their Impact on Islamic Thought*, Leyde-Boston-Cologne, Brill, 1999.

connus est traduit en français sous le titre *Les Impératifs*¹⁰. Prônant l'ascèse, le poète s'y livre à des réflexions pessimistes, des pensées sur la mort, les caprices du sort et l'instabilité de la fortune, mais aussi sur le végétarisme et la doctrine de l'anéantissement.

*Les gens aspirent à l'arrivée d'un imam éloquent
Prêchant dans le tintamarre d'une foule médusée.
Quelle chimère ! Nul besoin d'imam hormis la raison,
Les religions n'ont pour dessein
Que de remettre la terre aux mains des puissants.
Tant que tu le peux, demeure seul,
L'homme sincère est un fardeau pour les humains.*

*Les habitants de la terre se divisent en deux,
Ceux qui ont de l'esprit mais pas de religion,
Et ceux qui ont de la religion mais pas d'esprit.*

Nombreuses sont les statues représentant Abu al-Ala al-Maari qui ont été détruites, ces derniers temps, par les islamistes, dans plusieurs localités de Syrie.

Les qarmates

Dissidents millénaristes et radicaux de l'ismaélisme (une des branches du chiisme), les qarmates doivent leur appellation au prédicateur Hamdan Qarmat. Sous la houlette d'Abu Tahir, ils vont fonder un État sur la côte occidentale du golfe Persique, au nord-est de l'actuelle Arabie saoudite. L'idéologie qarmate combinait plusieurs éléments : le dualisme gnostique et l'ésotérisme néo-platonicien, la critique des religions et de l'ordre social qu'elles légitimaient, le messianisme et un programme révolutionnaire qu'on pourrait qualifier de proto-communiste, prônant la redistribution des terres et la mise en commun des biens, ce qui permit à ce mouvement d'emporter l'adhésion des classes populaires.

Cet État pratiqua une guerre de rapine contre le califat abbasside, et son plus haut fait d'arme fut la razzia menée contre La Mecque en 930, au cours de laquelle ses soldats, après le massacre des pèlerins et des Mecquois, s'emparèrent de la pierre noire enchâssée dans la Kaaba (saint des saints de La Mecque) et ne la

¹⁰ Abu al-Ala al-Maari, *Les Impératifs. Poèmes de l'ascèse*, édition bilingue, traduit par Hoa Hoï Vuong et Patrick Mégarbané, Actes Sud, « Sindbad », 2009.

rendirent que vingt ans plus tard. Cet État dura plus d'un siècle, avant de s'évanouir vers 1080. Sur cet épisode méconnu, on lira, basé sur des faits historiques avérés, *Hérétiques*, le beau roman de Jocelyne Laabi¹¹.

Une blague de Joha...

Je donnerai pour conclure la parole à un personnage de conte, très populaire dans l'aire musulmane (de l'Asie centrale au Maghreb, en passant par la Grèce et la Sicile, où il a laissé quelques traces...). Il représente l'irrévérence, la gouaille et la ruse propres aux gens de peu qui se moquent des tyrans, de la religion et de ceux qui se disent nos maîtres. Il s'agit de Joha, connu aussi en Orient sous le nom de Nasr Eddin.

À la fin de l'office du vendredi, l'imam, emporté par un élan mystique, s'écrie d'une voix forte :

– Ô Tout-Puissant ! Donne-nous la foi ! Donne-nous la force et l'humilité ! Donne-nous le repentir de nos fautes ! Éloigne de nous les mauvaises pensées !...

À ces mots, Joha se lève et crie encore plus fort :

– Ô Tout-Puissant ! Donne-moi des montagnes d'argent, une belle maison, des femmes, des baklavas à la pistache !...

– Arrête, mécréant, blasphémateur, fils de chien !

– Tiens ! Mais nous faisons pourtant la même chose l'un et l'autre, s'étonne Joha : chacun demande ce qu'il n'a pas¹².

**Mohamed El Khebir,
Février 2019**

11 Publié à La Différence, en 2013.

12 *Sublimes paroles et idioties de Nasr Eddin Hodja*, Phébus, « Libretto », 2002.



Sortie de route

C'est en rentrant de l'école, française, laïque et républicaine, à 8 ans, que j'ai découvert que j'étais musulman. L'institutrice nous avait parlé des guerres de religion, de la Saint-Barthélemy et du conflit opposant les protestants aux catholiques. Je demandais à mon père dans lequel des deux camps nous nous trouvions ; ni l'un ni l'autre, me dit-il. J'apprenais que l'islam était la seule et vraie religion, et que seuls les musulmans avaient accès au paradis. J'apprenais aussi à cette occasion qu'il y avait aussi des juifs et des païens qui eux croyaient en une multitude de dieux aux noms bizarres.

Je suis retourné jouer aux petits soldats, et le lendemain, j'ai pu dire à mes copains de classe que je n'étais ni catholique ni protestant, mais je crois qu'ils s'en foutaient éperdument, et moi aussi à vrai dire. À cette époque-là, dans les années 1960, les musulmans en France étaient quasiment invisibles, les femmes ne portaient de foulards que lorsqu'il pleuvait, mais les non-musulmanes aussi, alors on ne faisait pas la différence. Mon père écoutait Radio Le Caire (« la voix de la Révolution arabe », j'ai encore le jingle en mémoire) sur ondes courtes ; ça crachotait et il fallait bouger l'antenne du poste sans arrêt dans tous les sens : on captait les discours enflammés de Nasser et les mélodies d'Oum Kalthoum. La guerre des Six Jours et la défaite des troupes arabes devant Israël avaient traumatisé mes parents. Dans les cafés arabes de banlieue, on regardait des scopitones aux couleurs criardes de chanteurs algériens qui racontaient la douleur de l'exil, que mes parents ressentaient viscéralement, sans s'imaginer qu'une de ces chansons deviendrait un tube de la fin des années 1990.

Le fait d'être musulman, pour moi, c'était de ne pas manger de porc à la cantine, et pour mes parents de jeûner pendant le ramadan : c'était tout. Je me souviens de la charcuterie qui se trouvait sur le chemin de l'école, et de l'odeur très appétissante qui s'en dégageait et je pensais qu'il était vraiment bête de n'avoir pas le droit d'y goûter. J'étais jaloux de mes copains qui allaient au catéchisme et au patronage des curés, car ils avaient l'air de bien s'y amuser. Et puis ils m'ont raconté les cadeaux qu'ils avaient eus pour leur première communion, ou pour

leur bar-mitsva ; moi je n'avais rien eu pour ma circoncision, en tout cas je ne m'en souvenais plus. Malgré tout, à Noël, mes parents nous offraient des jouets, et une fois, la maîtresse, qui devait être de gauche, m'a donné le sapin qui ornait la classe et on l'a installé chez nous avec les décorations et on était tout contents ma sœur et moi. Mon père m'emmenait avec lui le dimanche matin au café où il retrouvait ses copains devant le pastis et jouait au tiercé : je savais que l'alcool et les jeux de hasard étaient proscrits par le Coran mais mon père et ses copains ne semblaient pas en être plus malheureux que ça, et même ils s'amusaient bien ! Une fois, j'ai même été choqué : mon père avait rejoint ses copains au bistrot et ensemble ils levaient leur verre de vin rouge pour fêter la fin du ramadan ! Ce qui préoccupait mes parents, c'étaient surtout les difficultés de la vie quotidienne dans lesquelles nous nous débattions, et ce n'était certainement pas la religion qui allait nous permettre d'avoir un logement décent. À la maison il y avait bien un exemplaire du Coran, mais il y avait aussi un dictionnaire médical, *L'Humanité*, *La Vie ouvrière* (mon père militait à la CGT), et *France-Soir* pour le PMU. J'avais appris la profession de foi – « il n'y a de dieu qu'Allah et Mohammed est son prophète » –, que je récitais la nuit quand j'avais peur dans le noir, et je croyais en un dieu unique et omniscient qui veillait sur moi et qui me guidait dans ce monde plutôt chaotique..., œuvre de ce même dieu en qui réside la perfection. Houlà ! Ça commençait à s'embrouiller, d'autant qu'à l'école j'apprenais que le monde n'avait pas été créé en six jours, qu'Adam et Ève n'étaient que des légendes et ainsi de suite.

Les seuls moments où je baignais dans une atmosphère religieuse, c'était pendant les vacances au pays. Ma grand-mère maternelle nous accueillait en postillonnant sur nos visages pour écarter de nous les génies malfaisants ; avec les années et la progression des idées hygiénistes, et aussi à cause de nos mines dégoûtées, elle remplaça les postillons par un souffle d'air, tout aussi efficace contre ces sales petits génies. Elle portait sur elle un tas d'amulettes odorantes, brûlait de l'encens à tout propos et lançait des « sorts » à ceux qui l'embêtaient. Son monde était peuplé d'êtres légendaires : elle s'adressait quotidiennement aux ancêtres de la famille, comme s'ils étaient réellement là, à ses côtés, et elle leur vouait un culte sincère et naïf. Elle avait l'habitude de se rendre au cimetière pour invoquer l'esprit d'une ancêtre, sur la tombe de laquelle une modeste coupole blanchie à la chaux avait été érigée autrefois : là, elle allumait des bougies, versait de l'huile et de la farine, et chantait de vieilles litanies, oubliées de tous les autres membres de la famille. Un jour, peu après la « révolution » des mollahs en Iran, qui a marqué partout dans le monde musulman un retour à un islam plus rigoureux, les notables du village réunis en conclave décidèrent de faire détruire cette coupole, qu'ils jugeaient non

conforme à l'orthodoxie musulmane. Ma grand-mère ne se démonta pas : sur les ruines de la coupole, elle traça un cercle de pierres, et continua ses rituels, au grand dam des bien-pensants. Je préférerais de loin ces légendes aux textes orthodoxes. Mêlées de superstitions et de poésie, elles m'entraînaient à mille lieues de mon quotidien désenchanté et matérialiste. J'éprouve encore aujourd'hui une grande tendresse, empreinte de nostalgie, pour les souvenirs que m'ont laissés les femmes et les hommes de la génération de mes grands-parents, dont les croyances et le mode de vie se sont à jamais perdus.

Vers 16 ans j'ai découvert le soufisme, en écoutant une émission de France Culture consacrée à Al-Halladj, mystique crucifié au x^e siècle à Bagdad pour ses propos jugés hérétiques. J'ai lu quelques livres consacrés à la voie soufie, j'ai eu ma petite crise mystique, qui a duré quelques mois et s'est évanouie avec ma première cuite. J'aimais bien les cours de philo, j'y apprenais le doute, l'esprit critique, la liberté de pensée, toutes choses incompatibles avec la religion. Ma religiosité fragile avait du mal à tenir devant ces contradictions, aussi j'évitais de trop m'y confronter. Et puis la fidélité à ma famille, la sensation d'être écartelé entre deux cultures que je pensais incompatibles, avec l'idée fausse d'être sur la défensive, ont fait que j'ai continué de me dire musulman, sans pratiques et sans convictions bien solides. Je rencontrais un jour un chauffeur de taxi d'origine tunisienne, qui m'emmenait à Orly d'où je prenais l'avion vers le bled, et qui m'a dit sans détour qu'il était devenu athée, qu'il avait rejeté l'islam et qu'il s'en trouvait très bien. Cette affirmation m'a perturbé, dérangé et m'a mis mal à l'aise : je n'étais pas prêt à l'accepter, sans pouvoir la rejeter définitivement. Le doute s'était instillé en moi.

Durant l'été 1984, nous étions en vacances au pays en famille : c'était la première fois que nous y fêtions l'Aïd-el-Kébir, qui tombait cette année-là pendant les grandes vacances. La veille du grand jour, j'avais demandé à mon père de me réveiller pour que je puisse me rendre avec lui à la grande prière de l'Aïd à la mosquée, qui a lieu très tôt. Je n'y étais jamais allé avec lui. Lorsque je me levai, mon père était déjà parti, et à son retour je lui demandai pourquoi il ne m'avait pas prévenu : il m'a répondu que, m'ayant trouvé endormi, il n'avait pas voulu me réveiller, que j'étais en vacances et que j'avais le droit de me reposer. Mes cousins, s'ils avaient le malheur d'être encore endormis à l'heure de l'office étaient brutalement sortis du lit par leur père. La tendresse que mon père m'a témoignée ce jour-là, sa tolérance et son peu de foi m'émeuvent d'autant que jamais plus je n'ai eu l'occasion de fêter avec lui l'Aïd-el-Kébir, la maladie devant l'emporter quelques mois plus tard. Paradoxalement, c'est peut-être là que s'enracine mon cheminement vers l'athéisme.

Les antennes paraboliques ont commencé à fleurir sur les toits des maisons du village de mes grands-parents. À côté des clips des chanteuses et bimbos européennes court vêtues, qui aiguisaient les frustrations de la jeunesse, se glissaient sur les chaînes moyen-orientales les prédicateurs barbus qui distillaient leur poison intégriste à longueur de journée. On voyait de plus en plus de barbes et de voiles, les mosquées faisaient le plein, il en poussait un peu partout dans le pays. Bref, l'ambiance devenait délétère. Le même mouvement se faisait sentir à Paris, et y trouvait un terrain propice : avenir bouché, chômage, dépit et frustration font les délices des curés et imams de tout poil.

Peu à peu, mon petit vernis religieux se lézardait : mes amis étaient pour la plupart non croyants, et nos aspirations nous menaient vers la volonté de changer la société et de vivre aussi librement que possible nos désirs, que nous savions déjà limités par les contraintes matérielles et sociales. Alors y rajouter une contrainte religieuse, pas question ! Et en grandissant, j'ai eu plus d'assurance quant à mon identité : j'ai accepté pleinement ma part française. J'ai fait mien l'héritage de Rabelais et de Diderot aux côtés d'Ibn Khaldun et d'Omar Khayyam ; je passais sans encombre d'Oum Kalthoum à Georges Brassens, de la musique arabo-andalouse aux lieds de Schubert. Et c'est grâce à Khomeyni que j'ai définitivement largué les amarres.

C'est la fatwa du barbu contre Salman Rushdie qui m'a permis d'affirmer clairement mon athéisme, mon rejet de toute forme d'oppression, y compris religieuse. Bien que n'ayant jamais été contraint par ma famille, qui ne m'a jamais imposé quelque pratique que ce soit (prière, jeûne, etc.), je me suis senti libéré, comme si un poids m'était ôté d'un coup. Je n'avais pas le sentiment de trahir qui que ce soit : je gardais pour les miens le même attachement, pour les origines de mes parents la même reconnaissance.

J'ai pu lire depuis des témoignages d'« ex-musulmans » : certains ont rompu non seulement avec la religion mais aussi avec leurs origines en se plaçant dans le camp « occidental » contre le camp « oriental », apportant consciemment ou non une force d'appoint à ceux qui veulent escamoter la lutte des classes et la remplacer par le prétendu choc des civilisations. D'autres disaient avoir rompu après avoir découvert la violence, bien réelle, des textes coraniques et de la tradition musulmane. Est-ce à dire que si ces textes étaient tout miel et fleurs ils n'auraient pas décroché ? La religion est un instrument de pouvoir, et les circonstances historiques de la naissance de l'islam en sont un parfait exemple ; tout instrument de pouvoir est basé sur la coercition et la violence. Je sais par l'apprentissage, et non

par croyance, que le destin de l'homme est celui qu'il se forge par lui-même, par ses désirs et ses luttes, en association avec ses semblables et ses égaux, contre toute forme d'asservissement et d'endoctrinement ; qu'il n'y a pas d'autre monde que celui-ci et qu'il nous appartient de le rendre vivable afin que nul prophète, nul guide suprême ne vienne nous promettre ses chimères contre une foi aveugle et la démission de la pensée.

Quand je me tiens devant la tombe de mon père, entre les deux oliviers qu'il avait désignés pour son dernier repos, je me rends compte du chemin que j'ai parcouru – et qu'il avait initié. Je lui en serai reconnaissant à jamais.





J'ai écrit ce texte, en 2008, en réponse à une enquête portant sur les motivations et parcours de vie d'athées issus de familles musulmanes. Alors qu'on pouvait croire que la question religieuse était, sinon résolue, du moins renvoyée à la sphère privée, hors du champ social, on assiste, en fait, à son retour bruyant dans les débats et dans l'actualité. Les crispations autour de la question de l'islamophobie, qui n'épargnent pas les milieux libertaires, avec les accusations de racisme visant les critiques de l'islam, ajoutent à la confusion ambiante. Cette confusion est savamment entretenue par une certaine extrême gauche qui, sous couvert de lutte contre la situation d'exclusion et de relégation des populations issues de l'immigration, n'hésitent pas à manier des concepts les plus critiquables, comme ceux de « race » et d'« identité ». Ces discours, s'ils ne parviennent pas à mobiliser aussi massivement les populations cibles (habitants des quartiers populaires issus de l'immigration) que ne le souhaitent leur instigateurs, parviennent toutefois à avoir un écho médiatique, et à créer des clivages et des dissensions qui viennent fragiliser un peu plus un milieu d'extrême gauche et libertaire déjà bien affaibli, depuis une grosse trentaine d'années, par l'offensive capitaliste.

S'il n'en est qu'une condition nécessaire, car non suffisante, l'athéisme revendiqué a de tout temps accompagné les luttes d'émancipation de la classe ouvrière. Que l'on songe à la Commune de Paris ou à la Révolution espagnole, entre autres... En finir avec l'aliénation religieuse est indissociable du projet révolutionnaire. Réaffirmer aujourd'hui cette évidence, en l'ancrant dans la mémoire des luttes passées et dans la perspective de l'émancipation sociale et individuelle, est plus que jamais nécessaire.

Mohamed el Khebir
Apostille à *Sortie de route*

Pour aller plus loin...

Dominique URVOY, *Les Penseurs libres dans l'islam classique*, Flammarion, 2003

Sarah STROUMSA, *Freethinkers of Medieval Islam. Ibn al-Rawandi, Abu Bakr al-Razi and Their Impact on Islamic Thought*, Brill, 1999

Sadik AL-AZM, *Ces interdits qui nous hantent. Islam, censure, orientalisme*, éd. Parenthèses, 2008

Abu al-Ala AL-MAARI, *Les Impératifs. Poèmes de l'ascèse*, Actes Sud, 2009

Melhem CHOKR, *Zandaqa et zindiqs au 11^e siècle de l'islam*, Presses de l'Ifpo, Damas, 1993

Rana AHMAD, *Ici, les femmes ne rêvent pas. Récit d'une évasion*, éd. du Globe, 2018

Jocelyne LAABI, *Hérétiques*, La Différence, 2013

Taslima NASREEN, *Lajja*, Stock, 1994

Taslima NASREEN, *Femmes, manifestez-vous !*, éd. Des femmes, 1994

Joumana HADDAD, *J'ai tué Schéhérazade*, Actes Sud, 2010

Nedjib SIDI MOUSSA, *La Fabrique du Musulman*, Libertalia, 2017

Bhagat SINGH, *Pourquoi je suis athée*, éd. de L'Asymétrie, 2016

COLLECTIF, *La Gloire des athées*, Les Nuits rouges, 2011

« L'extrême visibilité de l'islam aujourd'hui nourrit l'idée – fausse – que toute personne qui, de quelque façon, par sa famille, son pays, son nom ou sa culture, aurait lien avec lui serait intrinsèquement croyante ou religieuse. Cette visibilité, essentiellement construite autour des idéologies extrémistes, rejaillit indûment sur toute une partie du monde, en dépit des réalités historiques, politiques et sociales qui vont à l'encontre de cette vision.

Tout cela participe d'une double ignorance : celle de l'histoire des oppositions, des hérésies, d'une pensée libre et critique dans les pays musulmans, et celle des réalités sociales et politiques de ces mêmes pays. »